

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 134

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Les origines de la crise Chinoise

L'Impératrice régente Sy-Tay-Heou

(Suite.)

De son vivant, Hien Fong avait désigné pour son successeur le fils de Tse-Hy sous le nom de Tong-Tche. Ce maître de la Chine n'avait que six ans, sa mère vingt-sept. Le testament causa des surprises, il imposait un Conseil de régence : président le prince Tchen ; membres, un autre prince, le ministre Suin et d'autres personnages du vieux parti. Les deux impératrices, régentes de nom, étaient évincées, car elles ne recevaient guère que la tutelle intime de l'empereur, le Conseil gardant l'effectif de l'autorité.

Trois mois après, le Conseil de régence avait vécu, les régents et les conseillers aussi. Les impératrices tenaient le pouvoir. Le chancelier de l'empire était le prince Kong.

Que s'était-il passé ? Voici ce qui paraît être la vérité, d'après des récits indigènes, corroborés par la suite des événements. Le vieux parti, arrivé au pouvoir avec Tchen et ses amis, était la fleur de l'opposition antidynastique qui n'a jamais désarmé depuis la conquête tartare. Trompant la simplicité des chefs de cette cabale, mongols il est vrai, mais peu déliés, les meneurs préparaient sournoisement la disparition de la dynastie de Tsin. Le plan était simple : d'une part, multiplier les actes de loyauté contre l'exécution des récents traités pour amener une rupture du gouvernement avec les puissances européennes ; d'autre part, donner à entendre aux étrangers qu'avec une dynastie nationale les difficultés cesseraient, et, par ce moyen, obtenir l'appui de ces nations, spéciale-

ment de l'Angleterre, qui longtemps avait penché vers les Tay-Pin ; pousser ainsi la cour à une nouvelle fuite ou brusquer une révolution, et proclamer alors une dynastie chinoise contre laquelle la rébellion perdait sa force, avec sa raison d'être. Après le succès, on trouverait le moyen de duper les Européens et de s'en débarrasser. Les impossibilités probables, les chances terribles courues n'étaient pas faites pour arrêter ce parti où dominaient des esprits étroits, gonflés d'orgueil, champions entêtés de la supériorité chinoise. — Cette trame ne pouvait réussir sans de fréquents pourparlers et des commencements d'exécution. L'éveil fut peut-être donné au prince Kong, toujours président du Tsong-Ly-Yamen, par les nombreuses réclamations des plénipotentiaires, mécontents de la résistance flagrante non seulement aux conséquences des traités, mais encore à l'exécution même de certains articles. Ce prince était l'ami reconnaissant et le confident de Sy-Tay-Heou ; l'impératrice mère se fit bientôt livrer les fils de la machination. Avec son confident que son intérim d'empire, sa quasi régence pendant l'exil de Ge-Hol, rendait très influent, la mère de Tong-Tche, au nom des intérêts généraux, s'assura la fidélité de plusieurs grands mandarins mis de côté par les régents, et surtout le dévouement des principaux chefs d'armée, Tsén-Koué-Fan, Tso-Tsong-Tang, Ly-Hong-Tchang. Ceux-ci, défenseurs de la dynastie contre les rebelles, risquaient d'être sacrifiés par le vieux parti.

Inspiré par Tse-Hy, exécuté par le prince Kong, le coup d'Etat fut rapide et sanglant. Les régents avaient conduit la dépouille impériale de Hien-Fong à la sépulture des Tsin, hors de Pékin. Avant leur retour, un matin de novembre (1861), ils furent saisis par des satellites, et décapités, sans plus tarder, par d'experts

bourreaux. A Pékin, les principaux de leurs amis subirent le même sort. En même temps, peut-être la veille très tard, paraissait un décret impérial. Dans l'exposé — libellé par Kong, — les régents étaient accusés d'avoir omis des rites funéraires envers Hien-Fong. Horrible sacrilège qui montrait le cas que feraient ces gouvernants des lois moins sacrées envers les vivants pour l'harmonie de l'empire. Dans la décision, l'empereur ordonnait un châtiment en rapport avec ce crime sans pareil. Les malheureux n'apprirent tout cela que dans l'autre monde. Seul, le prince Tchen, épargné par le sabre comme membre de la famille impériale, reçut un cadeau de feuilles d'or avec invitation pressante de les absorber séance tenante. Il s'exécuta.

Quant aux vraies raisons de cette révolution, personne n'en souffla mot. Un décret du même jour confia le pouvoir à ceux mêmes qui le rendirent : Tong-Tay-Heou, régente ; Sy-Tay-Heou, co-régente ; le prince Kong, président du grand Conseil ou chancelier d'empire. La vie du palais impérial reprit son cours sans grand souci des victimes.

En toute justice, il faut dire que Tse-Hy usa d'une manière supérieure du pouvoir ainsi conquis. Ce ne fut pas un despote gouvernant sans contrôle. Son ascendant sur le prince Kong fut incontestable, son génie viril fut l'âme du Grand Conseil, mais elle appela aux affaires des hommes de valeur, entre autres Ouén-Siang, intelligence remarquable et caractère digne de tous éloges, d'après les Européens de Pékin. En quelques années, cette régente pacifia la Chine par la répression des Tay-Pin. Elle sanctionna, pour ce faire, la première innovation dans l'organisme militaire : l'acceptation de Corps formés ou encadrés par des volontaires européens. Ly-Hong-Tchang eut le sein avec

Feuilleton du Pays du Dimanche 32

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Dans la salle à manger, la femme de chambre posait, sur un plateau, le verre de Bordeaux et les sandwiches qu'on servait à la cantatrice, au retour de ses épuisantes soirées. Elle fit signe d'emporter le plateau. Elle ne voulait rien prendre ; elle ne l'aurait pas pu. Alors elle pénétra dans sa chambre, pièce très vaste, éclairée par deux candélabres allumés sur la cheminée.

Toute seule, car elle avait refusé l'aide de sa camériste, elle quittait sa parure de fille des Pharaons ; elle enlevait les bandelettes d'or,

qui ceignaient son front, sa tiare, ses colliers, ses bracelets. Elle se faisait l'effet d'une épave. Il lui semblait qu'elle venait de faire un naufrage, où l'unique bonheur, resté dans sa vie, avait sombré. Dans ses douleurs de femme abandonnée, dans ses amertumes devant les pertes du comte de Ruloff, elle s'était raftachée au grand art avec une passion éperdue. Avec Yvan, il était devenu tout pour elle ; plus que la vie ; tout ce que devient une divine chose qui console uniquement. Et, désormais, elle ne pourrait plus chanter !

Une chaude pelisse de fourrure jetée sur ses épaules, elle s'était mise à marcher doucement sur le tapis da sa chambre ; elle ne pouvait se résigner à se mettre au lit. Pourquoi ? pour y continuer, jusqu'au jour, à songer et à souffrir ?

Le feu flambait dans sa cheminée. Nulle fissure aux portes et aux fenêtres ne laissait entrer la fraîcheur du dehors ; et pourtant, elle se sentait froid jusqu'au cœur.

Elle ne se faisait pas d'illusions sur l'avenir :

Elle avait trop l'expérience de la vie pour ne pas comprendre et savoir combien elle serait vite oubliée. Dès qu'elle ne chanterait plus, dès qu'elle n'apparaîtrait plus sur une scène, bien vite une rivale prendrait sa place ; quelques semaines ne seraient pas écoulées que, déjà, la foule enthousiaste aurait une autre idole. Du fond de la solitude, où elle allait se retirer, elle verrait les hommages s'en aller vers la nouvelle étoile.

Et, à l'avance, Marie-Alice, qui, pourtant, se croyait bien au-dessus de tout mesquin sentiment d'envie, éprouvait un serrement de cœur. Les meilleurs souffrent donc aussi quand il faut disparaître, être dépossédés, détrônés.

Elle jeta sur sa royale parure un regard d'adieu. Jamais plus, elle ne serait reine. Et, comme la flamme diminuait dans la cheminée, comme les braises, allaient se réduire en cen-

Gordon, Tso-Tsong-Tang un autre avec Prosper Giquel. Contre les pirates de mer, nous voyons d'abord l'essai de flottille européenne aux ordres d'Osborne (1862). Cette tentative échoue, parce que les Anglais veulent profiter de l'occasion pour imposer un amiral britannique et une flotte, anglaise de fait, au lieu d'une flotte chinoise que voulait la Cour de Pékin (1). Mais dès que la rébellion s'affaiblit, la régente approuve (1866) le programme de Tso-Tsong-Tang pour la création de l'arsenal de Fou-Tcheou confié à Giquel, entreprise aussi extraordinaire pour l'époque par son audace que par son succès. L'exécution des articles du traité relatif aux chrétiens rencontre plus de difficultés à cause de la résistance du Corps mandarinal. Cependant, outre l'édit de mars 1862, qui rappelle le peuple et les mandarins au respect de la liberté de conscience et de la vie des missionnaires, plusieurs autres décrets sont rendus en ce sens. Pour les relations diplomatiques avec l'Europe, chose inouïe aux annales chinoises, où tout Céleste de marque quittant le territoire d'Empire risquait sa vie, la régente expédie en Europe trois chargés d'affaires et les accredité auprès de onze puissances (1868).

En cette courte étude, je ne puis faire l'histoire de Chine. J'ai seulement noté ces quelques points pour montrer que la cour de Pékin, avec Sy-Tay-Heou, n'était pas foncièrement opposée aux progrès européens, bien qu'elle fût, d'une part, hostile aux hommes d'Europe, auxquels elle ne voulait pas livrer l'exploitation de la Chine, d'autre part, méfiante à l'égard des puissances étrangères dont elle pressentait les convoitises territoriales. L'histoire admettra que le gouvernement chinois n'avait pas tort de gagner du temps pour permettre aux Chinois de conquérir les progrès à leur profit.

Sy-Tay-Heou continuait à faire appeler au Conseil de l'empire des hommes éminents : Tsen-Koué-Fan en 1863, Ly-Hong-Tchang en 1868. Ce dernier ne resta que très peu de temps. Le prince Kong, qui flairait en lui un rival, l'éloigna par des missions extraordinaires aux lointaines provinces.

Mais les favoris s'accommodent mal des débâcles inévitables en leur situation. Aussi le jour vint d'un refroidissement sensible entre Sy-Tay-Heou et le prince Kong. Celui-ci se sentit menacé d'abord par le chef des eunuques, qu'il fit assassiner, dit-on, puis par un parent du Tsen-Koué-Fan, même par le prince Chouén, son septième frère, enfin, par Ly-Hong-Tchang, qu'il réussit à éloigner. Les atroces massacres de Tién-Tsin (1870) firent rappeler ce dernier, nommé gouverneur du Pé-Tché-ly et commissaire impérial pour cet affaire. L'influence de ce personnage allait devenir prépondérante.

(1) Les Anglais plutôt que de livrer la flotte achetée, équipée, réunie, préférèrent la licencier, rendre les capitaines reçus, perdre des sommes énormes déjà dépensées. Sy-Tay-Heou eut un tel dépit qu'elle fit enlever les douanes à leur organisateur l'Anglais Law.

dres, elle se décida à se mettre au lit ; mais pour y songer et y souffrir jusqu'à l'aube.

Et, plus longtemps encore, elle devait souffrir, car cette perte subite de la voix n'avait été que le commencement d'une maladie du larynx. De jour, en jour, le mal s'aggravait. En peu de temps, il fit de tels progrès que la malheureuse artiste dut renoncer même à toute relation sociale. Son salon restait fermé ; les instruments étaient muets. Là, où une voix merveilleuse avait si souvent résonné, c'était le silence ; plus même de douces causeries avec ceux qu'elle aimait : Yvry, la gentille Alba. C'était à peine si, en approchant l'oreille de sa bouche, son fils pouvait comprendre quelques-unes de ses paroles.

Les célébrités médicales furent consultées ; mais en vain. La voix ne revenait pas ; c'était la

Le mariage et la majorité de l'empereur Tong-Tche (1873) semblèrent éloigner à jamais des affaires les deux impératrices régentes, surtout Tse-Hy, sa mère, que ce prince ne paraît pas avoir comblée de témoignages d'affection. Au contraire, il affecta de s'entourer de conseillers nouveaux et de faire rendre le plus d'honneurs possible à la jeune impératrice A-Lou-Té, afin de vexer celle dont la tutelle avait pesé sur lui pendant les années de régence. Mais cet effa-



Kuang-Sü, empereur de Chine.

cement de Sy-Tay-Heou fut de courte durée. Tong Tche, perdu presque dès l'enfance par la débauche, était rongé par une maladie gagnée en ses équipées. Maître de l'empire et de lui-même, il ne connut plus aucun frein. Au bout de quelques mois de saturnales, ce malheureux au sang pauvre et vicié ne fut plus qu'une loque pantelante qui se cachait, rageuse et sombre, en ses appartements. Un beau matin (janvier 1875), on apprit en même temps sa mort et la désignation qu'il aurait faite de son successeur.

Le mystère prêtait trop à la légende pour que Tse-Hy ne subit pas de nouveau les atteintes de la calomnie : tout simplement, on l'accusa d'avoir empoisonné son fils et plus tard sa belle-fille. Malgré les côtés sauvages du caractère de Tse-Hy, rien n'autorise à donner créance à pareille atrocité. Bonne mère jusqu'à là, pourquoi cette femme, qui voyait venir la mort de Tong-Tche, l'aurait-elle précipitée ? Si cet empereur s'est fait mourir — ce qui n'est pas même prouvé, c'est qu'il était las d'être harcelé par les morsures de son ignominie. Si la pauvre A-Lou-Té, avant sa délivrance, avala des feuilles d'or, c'est que, jeune veuve au caractère faible, se sentant frappée aux sources de

complète aphonie. Beethoven, sourd, se servait d'un album pour recevoir la pensée de ses amis, la Bocellini, muette, devait aussi se servir d'un crayon pour leur transmettre la sienne.

Des semaines et des mois passèrent encore, et ce qui était prévu arriva : la gêne.

La petite provision de pièces d'or qui traînait encore dans les tiroirs de Marie-Alice, touchait à sa fin. Que devenir ? Que faire où se réfugier quand elle serait épuisée ?

Cette grave question, quand ses amis devoués l'agitaient devant elle, ne semblait pas l'émouvoir. Dans ses grands yeux attristés, on aurait pu lire ces mots : « Plus ne m'est rien. Rien ne m'est plus. » Elle ne regrettait qu'un unique trésor : sa voix.

(La suite prochainement).

la vie par son impérial mari, elle céda aux conseils du désespoir en face d'un avenir enténébré de souffrances. — Mais ce que fit Sy-Tay-Heou, ce fut de désigner elle-même le successeur de son fils. Voici le récit d'après un familier d'un personnage du palais.

(A suivre.)

Distillateurs-liquoristes

— Mais enfin, père, puis-je hasarder une observation ?

— Sans doute.

— Eh bien, vous aurez beau dire, je doute que ce soit notre excursion à la Grande-Chartreuse qui me fasse revenir de mes idées sur les moines... Comment !... depuis que nous sommes partis de Voiron, voilà bien six et peut-être sept chariots énormes que nous rencontrons : « Qu'est-ce que cela ? dis-je aux charretiers. — De la chartreuse ! » me répondaient-ils tous successivement du même air que s'ils véhiculaient les diamants de la couronne...

— Et puis ?...

— Et puis, deux kilomètres après Saint Laurent-du-Pont, voilà que nous apercevons une immense maison carrée, avec des airs d'usine. Je m'approche et j'y vois cette inscription.

Défense d'entrer sans permission du Père Abbé.

C'est Fourvoirie, me dites-vous vous-même, l'établissement célèbre où se fabrique la fameuse liqueur, dont quinze cent mille litres sont vendus tous les ans... Et vous voulez qu'après cela je ne regrette pas le temps où les religieux étaient autre chose que des distillateurs-liquoristes !

— Continue, tu m'intéresses...

— Vous raillez, père, mais je vous affirme que je suis sincère, et que c'est loyalement et très positivement que je vous pose la question : A quoi bon les ordres religieux ?...

— Puisque tu m'interroges sérieusement mon fils, je te répondrai de même, mais plus tard... En attendant jouissons du paysage !

Les deux touristes étaient, en effet, arrivés à l'entrée de ce fameux désert, où nul ne saurait pénétrer sans avoir l'âme oppressée par je ne sais quel instinctif effroi. A droite comme à gauche s'élevaient d'immenses murailles de granit que tapissa la verdure funèbre des sapins. En bas, à une profondeur vertigineuse, remplissant le regard d'épouvante et l'oreille du fracas furieux de ses flots, le Guiers-Mort se précipite avec rage contre les immobiles rochers dont son lit est obstrué. C'est la grande nature, fière et sauvage qui prend sa revanche sur l'homme, et par toutes ses voix lui crie, qu'il est petit, petit, petit...

C'était la première fois que le jeune homme dont il est question au début de cette histoire, venait dans ces lieux incomparablement beaux. Cela se voyait du reste aux exclamations enthousiastes dont il saluait chaque point de vue nouveau, chaque échappée soudaine sur les hautes cimes du Grand-Som, chaque changement à vue de ce décor magique, brossé par Dieu lui-même.

Son compagnon de voyage souriait par moments à cette juvénile effervescence. Malgré ses cheveux blancs et ses épaules courbées il était vigoureux encore, et il s'était prêté, sans fatigue, aux capricieuses allures de son fils quand, tout-à-coup, lui montrant à travers les bois à un dernier circuit de la route, l'ensemble majestueux et grave du couvent il lui dit en souriant :